dorf et de Waldeck ; cinq souverains sont veufs, savoir : le roi de Hanovre, les grands-ducs de Hesse et d'Ohlenbourg, le duc de Nassau et la duchesse de Parme ; un souverain (le sultan) est polygame, un (l'électeur de Hesse) a contracté des alliances conformes à leur rang : deux sont mariés pour la troisième fois, huit pour la deuxième fois.

Des 46 souverains mariés ou veufs, treize n'ont pas d'enfans ; des trente-trois autres, ceux qui ont la plus grande postérité sont, après le sultan, le prince de Lichtenstein, qui a neuf enfans, le roi de Bavière et le prince de Lippe, chacun huit; le grand-duc de Bade, sept ; six autres souverains en ont chacun sept ; trois autres n'en ont qu'un.

Quinze souverains ont des petits-fils ; le roi des Français en a quinze ; l'empereur de Russie, les grands-ducs de Hesse et de Saxe-Weimar, et le prince de Hohenzollern-Sigmaringen, en ont chacun six. Comme le duc de Saxe-Altenbourg n'a que des filles, il y a 32 souverains qui ont des descendans pour successeurs présomptifs ; 14 ont pour successeur des collatéraux (douze des frères, la reine d'Espagne, sa sœur ; le prince de Hohenzollern, le fils de son grand-oncle).

Six souverains n'ont pas de successeurs déterminés ; ce sont, indépendamment du pape, la duchesse de Parme, les ducs de Brunswick, d'Anhalt-bernbourg, d'Anhalt-Cothen et le prince de Reuss-Ebersdorf. Des 46 princes héréditaires et héritiers présomptifs de la couronne (dont le plus âgé est celui de Reuss-Scheitz, qui a 57 ans 2 mois, et le plus jeune, le prince héréditaire de Reuss-Greitz, qui n'a que neuf mois), 23 sont mariés, un a contracté un mariage morganique, un est divorcé pour la seconde fois, seize ont des enfans ; celui qui en a le plus est le prince Jean de Saxe, qui en a neuf.

Pendant l'année dernière, il est survenu dix-huit décès dans les familles souveraines ; trois princes régnans : le pape Grégoire XVI, le duc de Modène François IV, le landgrave Philippe de Hesse-Hombourg ; un ex-souverain, Louis Bonaparte, comte de St-Leu, l'ancien roi de Hollande ; la duchesse douairière (proprement princesse héréditaire) d'Anhalt-Dessau, mère du duc régnant, et sa sœur la princesse Guillaume de Prusse, âgées, l'une de 72, l'autre de 71 ans, toutes deux sœurs de feu de landgrave Philippe de Hesse-Hombourg ; le prince Henri de Prusse, oncle du roi, âgé de 65 ans ; le prince Guillaume des Pays-Bas, âgé de dix ans et demi ; le prince héréditaire de Hesse-Philipp-thal-Barchfeld, âgé de 21 ans ; le prince Charles de Waldeck, oncle du prince régnant, âgé de 43 ans ; le comte Henri IV de Reuss-Kostritz, âgé de 78 ans ; le comte Ferdinand de Lippe-Biesterfeld, âgé de 74 ans ; la grande-duchesse Marie de Russie, fille du grand-duc Michel, âgée de 22 ; la princesse Auguste de Nassau-Usingen, marié au comte de Bismark, épouse diversée du landgrave Louis de Hesse-Hombourg, mort en 1839, âgée de 68 ans ; la princesse d'Espagne Marie-Louise, épouse du duc San-Fernando, âgée de 67 ans ; la princesse douairière Léopoldine de Liechtenstein, née princesse d'Esterhazi, âgée de 58 ans ; la princesse Louise de Hohenzollern-Hechingen, veuve du baron Heer von der Burg, âgée de 62 ans ; la princesse Caroline-Louise de Schaumbourg-Lippe, sœur du prince régnant, âgée de 60 an

P[illegible] essances, il y en a surtout seize à indiqu[illegible] celles des fils du roi de Naples, de la reine du Portugal, du prince Luitpold de Bavière, du prince héréditaire de Reuss-Greiz, du prince héréditaire de Sardaigne, du prince héréditaire de Schaumbourg-Lippe, du duc Eugène-Erdmann de Wurtemberg, du prince héréditaire Charles de Hesse-Philippsthal et du comte Jules de Lippe-Biesterfeld ; puis celles des filles de la reine de la Grande-Bretagne, du duc de Nemours, du prince de Liechtenstein, et des princes Louis de Naples, Pierre d'Oldenbourg et Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha.

En 1846, les mariages suivans ont eu lieu dans les maisons souveraines : celui de la reine Isabelle d'Espagne avec son cousin, l'infant don Francisco ; du duc de Montpensier avec l'infante Louise d'Espagne, du prince royal de Wurtemberg avec la grande-duchesse Olga de Russie ; de la princesse Marie de Holstein-Glücksbourgs (veuve du colonel de Lasperg) avec le comte Alfred de Hohental-Conigsbrück ; du comte Henri II de Reuss-Costritz avec la comtesse Clotilde de Castell ; du prince héréditaire de Monaco avec la comtesse Antoinette de Mérode.

Nous signalerons, en terminant, le divorce du prince royal de Danemark d'avec sa seconde épouse, née princesse de Mecklembourg Strélitz.

CHRONIQUE DE LONDRES.

Samedi, 16 janvier 1847.

Les misères prolongées de l'Irlande, et celles non moins flagrantes de quelques cantons de l'Ecosse, viennent enfin d'inspirer l'idée un peu tardive, d'une souscription générale, destinée à leur venir en aide. C'est pour la première fois, peut être, que, dans une conjoncture impérieuse, solennelle, et intéressant la nation tout entière, l'initiative des particuliers et celle de l'esprit d'association se soient laissé devancer par celle du gouvernement. Mais pour arriver en second lieu, les secours obtenus par cet appel aux sympathies individuelles, n'en seront pas moins efficaces et d'un heureux à propos. Ouverte seulement depuis quelques jours, cette souscription, où la Reine et les princes figurent pour de fortes sommes, s'élève déjà à près de quarante mille livres. Nul doute que ce chiffre important ne soit bientôt triplé, lorsque les comités des villes de province auront joint leur action à celle du comité de Londres, et fait entendre dans toutes les parties du Royaume-Uni, une invocation aux nobles instincts de la charité.

Fasse le ciel que la réunion de ces efforts communs amène un résultat heureux et prompt !. Car, si proverbiale que soit en Angleterre la détresse irlandaise, si blasé que se trouvent le cœur et l'esprit à l'audition repétée de tant de funèbres élégies, le dénuement, le froid, la faim frappent maintenant ces malheureuses populations avec une rigueur si implyoable, que l'indifférence se fond, que le plus apre égoïsme est vaincu, et que ceux même qui tiennent en mépris ou en haine le caractère irlandais, se sentent pris d'une commisération profonde et d'une vive sympathie.

Espérons aussi que de cette crise effrayante sortiront des mesures réparatrices et permanentes ayant toutes les proportions d'un système, et toute l'efficacité d'une réforme dans la constitution politique, sociale et agricole de l'Irlande. L'humanité le veut, le progrès l'exige et les Irlandais le méritent par la résignation avec laquelle ils savent souffrir et mourir. Nous avons souvent entendu dire que c'était un peuple ingouvernable, enclin à l'agitation et à la révolte, et toujours prêt à mordre la main qui lui est tendue. Nous n'avons pas de thèse à soutenir à ce sujet, mais ce dont nous avons la conviction profonde, c'est que si un tiers du royaume de France était assimilé aux conditions de l'Irlande, au lieu de ce stoïcisme dans la misère et de ce silence devant la mort, il n'y aurait que des cris de vengeance, et des actes de rébellion. Ce serait tout simplement ou une nouvelle Jacquerie, ou une nouvelle Vendée.

On a fait aussi grand bruit des achats d'armes et de munitions qui s'opéraient sur tous les points de l'Irlande. Les journaux du Continent ont accepté ceci comme l'indice certain d'une révolte dont l'exécution n'était subordonnée qu'à une ou plusieurs circonstances. Tous ces achats se réduisent à deux ou trois mille fusils de chasse acquis par ceux qui possèdent, en vue de se défendre contre ceux qui ne possèdent rien. Il n'est guère supposable en effet, que l'homme dont les enfants, la femme et le vieux père expirent faute de couvertures, de feu et de pain, ait le pouvoir et la volonté de se munir de fusil, de balles et de poudre. Pour se révolter et tuer, d'abord il faut vivre.

Encore une fois, espérons. Ce qui devient extrême ne saurait durer, et peut-être en sera-t-il de ce paroxisme de mortelle misère, ce qu'il en est d'un malade qu'une crise violente sauve et guérit.

Les plaisirs de la métropole se ressentent de ces tristes préoccupations, et si disposé que l'on soit à abréger dans les réunions et les bals la longueur des soirées d'hiver, encore subit-t-on, malgre soi, les obsessions des événemens accomplis et celle non moins redoutable de ceux événemens futurs. D'ailleurs, l'aristocratie vit dans ses châteaux, et comme la fourmi, accumule par ses économies de quoi subvenir aux terribles nécessités de la saison prochaine. L'ouverture du parlement ramène déjà, sans doute, bon nombre d'hommes politiques, mais ils rentrent sans train de maison, sans ménage et avec le raisonnable dessein d'occuper le moins d'espace possible dans la capitale.

Marateuu dans l'encombre métropolitaine comme un vigilant factionnaire l'est dans sa guérite, le corps diplomatique représente à lui seul tout le mouvement, toute la vie fashionable. Mais de ce mouvement, il n'y aurait pas de quoi faire tourner le moulin d'un hameau.

Un personnage quasi-royal, le comte de Montemolin, est venu troupe, par ses excentricités de prétendant, la monotonie des journés d'hiver. Lavrés comme le sont tous les princes à qui la fortune peut un jour sourire, à un entourage de niais sincères et d'ambitieux déchus, il a escompté dans quelques circonstances, et avec une solennité qui serait respectable si elle n'était point hors de propos, les bénéfices de la représentation d'une royauté en ce moment bien négative. Prenant au sérieux le titre de Majesté, que la courtisanerie d'une part, et l'esprit de coterie et de rancune de l'autre, lui prodiguent, le comte de Montemolin a prétendu *asseoir* ses prétentions au trone d'Espagne par l'exhibition publique d'une royale étiquette, comme une frégate assure son pavillon par un peu de bruit et un peu de fumée. Mais bruit et fumée, personne n'y a pris garde. Un soir, cependant, au théâtre français de Saint James, ni Perlet, ni Mlle Bioban, ni Cartigny n'avaient le droit d'amuser ou d'intéresser les spectateurs. C'est que la comédie, n'était point au-delà, mais bien en deça de la rampe. Dans une loge du centre faite de deux loges, s'épanoussait un jeune homme, au teint pâle, aux traits rayonnant de toutes les satisfactions d'un role agréable et nouveau. C'était le fils de don Carlos. A droite, un peu plus loin, se voyait le prince Louis-Napoléon, qui sait lui, ce que certaine prétention contient d'infidèles retours. Aux stalles d'orchestre se montrait encore un fils de roi, le prince de Montfort, auquel on ne saurait reprocher la moindre velléité à l'aspiration d'un trone quelconque, nonobstant une assez grande ressemblance de visage avec son oncle l'Empereur Napoléon. Deux ou trois prétendants de plus, et l'on se fut certainement cru dans cette hôtellerie de Venise, où *Candide*, à la recherche de Cunegonde et la Vieille, rencontre une demi-douzaine de majestés déconfites, se fait raconter l'histoire de leurs déconvenues, et paie l'écot d'un de ces souverains *in partibus*, venus là pour assister au carnaval.

Quant à la donnée philosophique de ce roman célèbre de *Candide : Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes*," elle se lisait dans une loge à gauche sur la physionomie souriante de l'ambassadeur de France, le comte de Saint-Aulaire.

Crockford Club était désert. Ses beaux et riches salons étaient livrés à la solitude, son officine culinaire ne retentissait plus des appellations des *chefs*, ses fourneaux éteints ne faisaient pas pétiller grils et casseroles, ses vastes alliers n'offraient hélas ! que des cadavres vides ou éventrés, c'était enfin une splendide, mais une solitaire nécropole. Que faire pour y rappeler le mouvement, la joie, le plaisir, la vie ! Un bal, répondit un hardi entrepreneur, et voilà aussitôt ces salons livrés jadis au jeu, convertis en salle de danse, ces lustres magnifiques qui éclairèrent tant de gains plus ou moins licites, tant de pertes hors de proportion avec la fortune des perdants,— ces lustres maintenant jettent leurs flots de lumières au bruit harmonieux des polkas, des valses à deux temps et des contre-danses, de Labatski, de Strauss, de Musard et de Jullien.

Où fut un club aristocratique, où brillait l'or des plafonds et le luxe des tentures, il fallait un réglement, un prix d'entrée, et surtout une tenue en harmonie avec la localité. Le nouvel institut dansant tient tout ce que promet son programme. L'orchestre y est excellent, les toilettes élégantes et les buffets bien garnis. La gaîté des danseurs n'y est pas toujours excessive, mais cela tient à l'absence des *Mogador*, *Reine Pomaré* et autres déesses en therpsicore, dont l'Olympe anglais n'est pas encore pourvu.

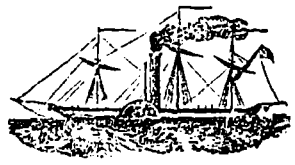
Ça viendra probablement, et sous peu, car un philosophe de nos amis, un profond penseur, nous disait hier que l'Angleterre d'aujourd'hui *Musardait* terriblement.

Vicomtesse P. de Malleville.

LA REVUE CANADIENNE.

MONTRÉAL, 23 FÉVRIER, 1847.

NOUVELLES D'EUROPE.



ARRIVÉE DU

CAMBRIA.

14 JOURS PLUS TARD.

Le *Cambria* parti de Liverpool avec la malle Anglaise du 4 Février, est arrivée à Boston Samedi dernier, à 4 heures, P. M. La malle est arrivée en cette ville hier soir à 9 heures.

Les grandes mesures concernant l'Irlande, les nouvelles lois des céréales et de navigation, sont les items les plus importants des nouvelles. La conséquence de cette législation a été une légère baisse dans le prix de la fleur. Nous donnons plus bas les derniers prix cotés :—

Les nouvelles qui nous parviennent de l'Irlande sont de nature à navrer le cœur. Cette nation, qui meurt de faim à côté de l'Angleterre gorgée des richesses du monde, est le plus douloureux des spectacles.

Les journaux évaluent à trente par jour le chiffre des décès causée par le froid et la famine. Ce chiffre est loin d'être exagéré, car, d'après les faits revélés par O'Connell dans la séance de l'association du repeal, tenue le 4 janvier à Dublin, ce serait trois cents décès par jour qu'il faudrait dire. La mortalité est d'autant plus grande que, pour apaiser les tourmens de la faim, une partie de la population est forcée de se nourrir avec de la charogne, des herbes marines et des racines crues, tous alimens qui engendrent de graves maladies ; tout une population meurt à deux jours de distance du palais de la reine !

Et ce peuple qui meurt n'a qu'un seul cri à jeter à ses oppresseurs : " Laissez l'Irlande se gouverner elle-même " Depuis quarante-sept ans, whigs et tories l'ont successivement gouvernée. De là tous ses maux. On l'a dépouillée non-seulement de ses moyens d'existence, mais encore des ressources quelle eût pu mettre en reserve pour des cas aussi désespérés que la famine actuelle.

La mensonge et les vertus évanégéliques du clergé protestant en Irlande ne le cèdent en rien à la philanthropie du gouvernement anglais.— Cela est triste à dire, mais cela est.

Personne n'ignore que l'*établissement* (c'est le mot consacré) se compose d'un millier d'ecclésiastiques qui résident fort peu, mais qui touchent très scrupuleusement, et à grands renforts de soldats et de poursuites, près de trente millions, bon an mal an. Depuis le retour de la paix, sans remonter plus haut, c'est un milliard seulement que l'Irlande a dû payer aux ministres d'un culte qui n'est pas le sien. L'archevêque d'Armagh, primat du pays, jouit, à lui seul, de plus de 500,000 fr. de rentes annuelles. La crise actuelle offrait, certes, une belle occasion de rendre à des populations si cruellement éprouvées quelques parcelles de ce qu'on leur prend. Avec leurs 150,000, leurs 200,000, leurs 300,000 fr. de revenus, les évêques de Limerick, de Derry, de Clogger, etc., pouvient, sans trop s'appauvrir, s'inscrire généreusement sur des listes de souscriptions destinées à donner un peu de pain à l'Irlande. Cette idée ne leur est pas même venue. L'égoïste rapacité de l'église anglicane ne s'est pas démentie : les Irlandais qui survivront ne l'oublieront pas, et leur pays se verra délivré de l'odieuse présence de ces prétendus pasteurs qui n'apparaissent que pour mandire et pour traiter la pauvre Erin en province conquise, qu'on pille, d'où l'on emporte tout, et qu'à force de tyrannie on change en un immense cimetière.

Nos journaux français nous donnent un triste tableau de la famine qui règne aussi en ce pays. Les provisions sont à des prix énormes, et l'argent n'a jamais été aussi rare.

La misère règne en Irlande et dans toutes les parties de la Belgique.

En Allemagne la disette se fait beaucoup sentir.

En Angleterre les débats qui ont suivi le discours de la couronne ont montré à nu toutes les plaies de l'Irlande. En présence de tant de maux, les nuances politiques des différents partis dans le parlement se sont effacées. Whigs et Tory, Protectionnistes, Ministériels, tout le monde s'est trouvé du même avis.

Lord John Russell a développé ses mesures concernant l'ouverture des ports et la libre admission des grains le 21 janvier. Le noble lord a déclaré que le droit sur l'importation du grain ayant subi une hausse considérable, pour permettre à l'Angleterre la concurrence avec ses voisins dans les marchés du monde, il fallait non seulement abolir les droits sur les grains, mais encore suspendre les lois de navigation ; mais, ajouta lord John Russell, l'intention du gouvernement est de suspendre les *corn laws* que jusqu'au 1er septembre prochain.

Un amendement fut proposé et perdu tendant à suspendre les *corn laws* permanemment Vendredi la chambre des Communes et samedi la chambre des Lords passèrent ces deux grandes mesures.

Lundi le 25 janvier Lord John Russell proposa sa grande mesure pour secourir temporairement l'Irlande et améliorer permanemment sa condition. D'abord on doit avancer l'argent pour acheter la semence nécessaire pour cette année. On prêtera à ceux des propriétaires Irlandais qui veulent faire cultiver leurs terres non défrichées, ou bien ces terres seront achetées par le gouvernement à un prix fixe. Si les propriétaires ne voulaient ni faire cultiver ni vendre, le gouvernement peut en prendre possession par estimation et pour cela on va avancer un million sterling. Les terres ainsi achetées seront revendues en petits lots, afin de créer de petits propriétaires agricoles qui formeront une classe moyenne entre le paysan et le seigneur actuels. L'assainissement des terres et des marais fait encore partie de la mesure, qui contient en outre des dispositions relatives à l'administration de secours immédiats par les comités et les maisons des pauvres, *poor houses*, et aux travaux publics déjà en voie d'exécution et en contemplation.

Le premier ministre a encore des mesures a proposer au Parlement concernant l'Irlande, mais elles ne sont pas prêtes. On suppose qu'il s'agit d'identifier plus étroitement les institutions politiques de l'Angleterre et de l'Irlande.

Une chose certaine c'est que l'église protestante d'Irlande doit demeurer intacte. Cette déclaration de Lord John Russell a été reçue *avec satisfaction* par le Parlement, et surtout par les propriétaires Irlandais, qui auront 22 ans pour payer et rembourser, avec un intérêt peu élevé, les sommes que le gouvernement va leur avancer. Ils auront à supporter la moitié de la dépense encourue par la confection des travaux utiles ; l'autre moitié retombera sur la nation en général.

On demande combien vont couter ces mesures ! Les avances temporaires seules vont s'élever à £7,000,000 ! L'assainissement des terres basses et des marais s'élèvera à deux ou trois fois cette somme. C'est là une sérieuse dépense pour l'Angleterre où les classes industrielles se plaignent plus que jamais du poids des taxes sur l'industrie et le commerce.

Mardi, le 26 janvier, la Sanction Royale fut donnée dans la Chambre des Lords aux bills des céréales et de navigation.

Les journaux Anglais sont tous remplis de détails sur la famine. Les villes d'Angleterre commencent à se remplir de gens affamés échappés d'Irlande. La semaine précédent le départ du steamer, on en avait nourri 100,000 hommes à Liverpool.

Une lettre de la Reine Victoria est adressée au clergé d'Angleterre, le priant de commencer des souscriptions pour l'Irlande, partout le Royaume. La Reine a souscrit £2,000. Le duc de Devonshire £1,000, MM. Baring, frère & Cie. 1,000, MM. Jones, Loyd & Cie. £1,000, MM. Overend, Gurney & Cie. £1,000, MM. Rotschild & Cie. £1,000, MM. Smith, Payne & Smiths £1,000, MM. Freeman, Hanbury & Buxton £1,000. Le Prince Albert £500.— Lord John Russell £300. Sir Robert Peel £200. La duchesse de Gloucester £200, etc., etc., etc.

Angleterre.—Le tableau officiel du revenu de la Grande-Bretagne, pour 1846, présente les résultats suivants :

Recettes de toute nature pour le 4e trimestre de 1846,	£12,820,671
....	12,800,798
Augmentation en faveur de 1846	19,873
Recettes de toute nature effectuées pendant l'année 1846, finissant le 5 janvier	£50,615,020
Celles de 1845 avaient été	50,601,988
Augmentation en faveur de 1846	13,032

— La liste officielle de l'effectif naval de la Grande-Bretagne, au 31 décembre 1846, vient d'être publiée. Voici, d'après ce document, quelles sont les principales forces de la marine anglaise en commission :

Vaisseaux de ligne à la mer	14
Frégates	42
Frégates à vapeur	10
Corvettes et autres à vapeur	79
Corvettes	12

Dans ce tableau ne sont pas compris les petits bâtimens ni les navires stationnaires, qui s'élèvent environ à 50 voiles, donnant un total de plus de 250 bâtimens en commission.

Le nombre des officiers inscrits sur les rôles, s'élève à 7,660.

IRLANDE.

Dublin, le 19 janvier.— Les attaques contre les boulangeries ont commencé même à Dublin. Hier, entre 7 et 8 heures du matin, une troupe de 40 à 50 compagnards, tous en état de travailler, entourèrent, dans Great Britain-street, la voiture de M. Walsh, boulanger dans Dorset-street et se mirent immédiatement à en piller le contenu qu'ils dévorèrent à l'instant. Plusieurs autres tentatives furent déjouées par la police.

Le *Freeman* prétend que le bruit court partout que les paysans se préparent à marcher en grand nombre contre la ville. On pense que ce n'est qu'une panique.

Les vols se multiplient dans les comtés. Dans Tippérary, près de Clerihan, une voiture qui conduisait une tonne de farine, a été pillée par une bande de 49 hommes. Des ordres ont été donnés à la force armée de surveiller la navigation des canaux.

Les détails donnés par les journaux de Cork sont de la nature le plus affligeante. A Banbury, les coroners ont constaté, le 5 janvier, la mort de cinq personnes qui ont succombé au besoin. L'un des jurys a rédigé la note suivante :—" Nous croyons de notre devoir de constater que, dans notre opinion, si le gouvernement du pays persiste à ne pas employer les moyens qui sont en son pouvoir pour diminuer le prix des vivres, de manière à ce que les pauvres ouvriers puissent s'en procurer, nous n'hésitons pas à dire que le nombre des victimes de la famine sera considérable, que la propriété particulière et la paix publique courront les plus grands dangers."

La mortalité augmente à Dublin :— Le nombre des morts constatées pendant les deux derniers mois de 1846, a été de 1439 ; pendant pareille période de 1845, il n'avait été que de 902.

10 janvier.— De toutes les parties du pays, les nouvelles sont aussi affligeantes. Pour donner une idée de la famine qui règne dans certaines localités, on rapporte un fait très caractéristique qui vient de se présenter à Bantry :

Le 15 août 1845, un nommé John Murphy fut assassiné à un endroit nommé Lisheens, à cinq milles de la ville. Le chef de la bande qui avait commis le crime, le nommé William Downing, s'était jusqu'ici soustrait, ainsi que ses complices, aux recherches actives de la police et avaient trouvé aide et protection chez les personnes qui avaient, en plusieurs occasions, participé à d'autres actes de brigandage. Néanmoins, dans les premiers jours de décembre, trois des coupables vinrent successivement se livrer aux mains de la police et ils déclarèrent que les gens qui les avaient nourris jusqu'ici étaient dans l'impossibilité de le faire plus longtemps. Le 24 décembre, William Downing suivit leur exemple. Il était dans un état effroyable et l'on ne pouvait plus reconnaître ce homme, d'une force athlétique, qui avait répandu la terreur dans le pays. Il déclara qu'il connaissait le sort qui l'attendait, mais qu'il préférait être pendu que de mourir de faim en restant en liberté.

Le nombre des ouvriers employés dans les travaux publics pendant la semaine finissant le 2 janvier a été terme moyen de 418,264 par jour.

Dans le comté de Cork, il y a 15,000 pauvres, dont 5,000 sans ressources ne vivent que de charités.

Jan 13—Le *Mayo Constitution* du 12 mentionne huit personnes mortes de faim. Une troupe de plus de 600 hommes s'est promenée dans la ville de Balbrigan, lundi dernier, et pilla quelques boutiques de boulangers. Plusieurs ouvriers faisaient partie de ce rassemblement, mais ils affirmaient que leurs salaires n'étaient pas payés.

Le *Kilkenny Moderator* est plein du récit de vols de moutons, de légumes, de vols à mains armée, etc. Le blé et la farine augmentent toujours.

Le marquis de Sligo et M. Moore ont rédigé un projet d'acte d'union parmi tous les Irlandais, quels que soient leur secte et leur opinion. Cet acte est déjà signé par un grand nombre de personnes de distinction. Le but de cette société est d'arriver, par la réunion de toutes les influences, à rendre à l'Irlande le bonheur et la prospérité que lui ont fait perdre la désunion et les dissidences politiques.

—La *Gazette d'Augsbourg* dément aujourd'hui le bruit qui avait couru de l'incorporation définitive et formelle du royaume de Pologne à la Russie.

On écrit de Cracovie, à la date du 5 janvier : " Le général Rudiger occupe avec 10,000 Russes les frontières de notre ancienne république et celles de la Gallicie proprement dite.

" Des troupes autrichiennes ont reçu ordre de se rendre également sur les frontières.

" On écrit de Varsovie, le 2 janvier, que le recrutement s'opère de la manière la plus rigoureuse ; les jeunes gens de 15 ans même n'en sont pas dispensés."

— L'archiduchesse Hildegarde, femme de l'archiduc Albert d'Autriche, est accouchée d'un prince.

— L'ouverture de l'assemblée des états de Valachie a eu lieu le 13 décembre. Après le discours du prince, le secrétaire d'état a annoncé à l'assemblée qu'à l'avenir ses séances ne seraient plus publiques. Aussitôt le consul-général de France s'est levé et est sorti. Le consul d'Angleterre était sorti avant lui."

L'*Eco del Comercio* prétend qu'il existe à Madrid un centre d'action monténoliste, qui tient les fils d'une grande conspiration. Il craint que le gouvernement d'Isabelle n'ait à soutenir une lutte périlleuse.

On écrit de Valparaiso, 28 octobre 1846, que d'après des nouvelles apportées dans le port par des Français récemment arrivés de Taïti, la reine Pomaré serait disposée à retourner dans cette île et à se placer sous le protectorat. Un brick de guerre a été expédié à Raistea pour la ramener ; mais elle a de nouveau hésité. Toutefois, les négociations restaient pendantes. Les hostilités n'avaient pas cessé.

Nous recevons la lettre suivante, datée de Lucques, le 1er janvier.

" Ce matin à deux heures, le canon a annoncé l'heureuse délivrance de S. A. R. Mme la princesse de Lucques, qui est accouchée, le 1er de l'an, d'une princesse. Sa santé et celle de son auguste enfant sont parfaites.

" Dès que cette bonne nouvelle a été connue, le peuple s'est porté en masse sur la place du château, pour témoigner par ses acclamations, à nos bons souverains, la joie que cet événement venait de répendre dans la ville. S. A. R. Mme la princesse a ordonné qu'une somme de 900 scudi serait distribué aux pauvres de chaque paroisse de la ville."

— M Odilon Barrot est arrivé à Paris, de retour de son voyage à Constantinople et en Egypte.

On lit dans le *Diario di Roma* du 2 janvier : " Notre ville a été encore une fois témoin d'un de ces actes qui prouvent l'amour des sujets envers leur souverain.

" A l'occasion du premier jour de l'an, une foule immense s'était réunie sur la place del Popolo avec l'intention de se rendre à la résidence pontificale du Quirinal pour souhaiter à S. S. un bon commencement de l'année, et toutes les félicités possibles pour le bien universel de l'Eglise et de ses états.

" Une démonstration plus significative encore s'est renouvelée hier à midi. Environ deux mille personnes, divisées en pelotons, musiques et bannières en tête, se sont rendues sur la place Saint-Petronio. Cette foule a défilé sous le balcon du *Palazzo Publico*, criant : " Vive Pie IX ! vive Amat ! vive l'indépendance italienne !" Tout s'est passé dans le plus grand ordre. Le soir, il y a eu illumination dans la ville.

—La chambre des pairs d'Angleterre est composée en ce moment de : 3 pairs de la maison royale, 2 archevêques, 20 ducs, 20 marquis, 115 comtes, 21 vicomtes, 200 barons, 16 pairs écossais, 28 irlandais, 21 évêques anglais et 4 irlandais ; total, 453 membres.

— La mortalité est très-grande à Londres en ce moment. Pendant la semaine expirée le 2 janvier, on a constaté 1,510 décès, ou 442 de plus que pendant la semaine correspondante de l'année précédente.

—D'après une statistique anglaise, la consommation du tabac par personne est, en Angleterre, de 13 onces (poids anglais) ; en Belgique, de 22 ; en Hollande, de 55 ; en Allemagne, de 48 ; aux Etats-Unis, de 84.

—Une convention d'extradition a été conclue, le 11 septembre dernier, entre la Belgique et la Suisse.

—On dit que le frère du comte de Montémolin, l'infant don Fernando, a passé par Ostende, allant rejoindre à Londres son frère aîné.

—La Prusse vient, par une brusque mesure, de frapper de 25 p. 100 de droits la sortie des grains de son territoire."

Russie. — On écrit d'Odessa que dans aucune année on n'a exporté de cette ville autant de grains que dans la présente. Du 1er janvier au 13 décembre 1846, on avait embarqué à Odessa des céréales pour la valeur de 19 millions 223, 067 roubles d'argent, somme qui équivaut à 76 millions 892,268 fr.

L'hiver est comparativement très doux à Saint-Pétersbourg, et les neiges sont extraordinairement abondantes. Hier au soir le thermomètre Réaumur s'est même élevé à 2 degrés au-dessus de zéro, et cette température continue encore aujourd'hui, aussi avons-nous un dégel complet.

Espagne. — Le froid sévit avec une rigueur telle que nous l'avons sentie pendant l'hiver de 1829 à 1830. L'Espagne n'est pas plus épargné que la France ; les routes y sont encombrés de neige, au point que la circulation y est souvent interrompue, pour les voitures du moins, dont on trouve un nombre considérables arrêtées et dans les villages et sur les routes.

—Une vieille femme, d'une parcimonie incroyable, vient de mourir dans le département de